

**Jean-François LE GOFF**  
**DES GENS ORDINAIRES**  
*AVEC GEORGE ORWELL ET DONALD WOODS WINNICOTT*  
**Gallimard, Connaissance de l'inconscient, Paris, 2018**

Jean-François LE GOFF nous a récemment quittés. Ancien chef de service à l'hôpital de ville-Evrard, il a contribué activement au développement de l'approche contextuelle d'Ivan BOSZORMENYI-NAGY en France, organisant des séminaires de formation et produisant de nombreux articles, en français et en anglais. S'il avait pu, il l'aurait fait en breton. Son ouvrage sur la parentification *L'enfant, parent de ses parents*<sup>1</sup> reste pour moi une lecture de référence, que je ne me lasse pas de recommander.

Cette dernière publication, posthume, dans la prestigieuse collection, plutôt psychanalytique d'ordinaire, « connaissance de l'inconscient », est centrée sur deux œuvres inspirantes, celles de George ORWELL, et celle du pédopsychiatre Donald W. WINNICOTT. Qu'est-ce qui unit ces deux personnalités, qui ne se sont jamais rencontrées ? Aux yeux de notre auteur, c'est leur intérêt, et leur respect, pour des gens dits « ordinaires ».

La « *Common decency* » d'ORWELL, « *la mère suffisamment bonne* » de WINNICOTT sont sans doute deux points dans lesquels Jean-François LE GOFF se reconnaît et qui ont nourri ses réflexions et sa pratique clinique. Deux concepts flous, peut-être tellement flous qu'ils ne méritent même pas le nom de « concepts » au sens théorico-universitaire. Ne l'a-t-on pas suffisamment reproché d'ailleurs à ORWELL en particulier, et à ceux qui s'en inspirent !<sup>2</sup>

Et pourtant, si on ne peut donner une définition bien consistante et précise de ces deux idées, elles prennent vie et trouvent de fréquentes illustrations dans la pratique de tous les jours.

Entre décence et indécence, les comportements du peuple ( mais, si tant et tant parlent en son nom, qui peut le définir ? ) ont toujours été capables d'osciller. Aucun dictateur ne s'est hissé au pouvoir sinon sur ses épaules. Et parmi la masse, au sein des pires horreurs réclamées par un enthousiasme bien populaire, il y a toujours des exemples de « justes ». Face aux morales amORALES de certaines époques, certains, discrètement et anonymement, ont toujours tenu bon dans une conception éthique de la résistance et du bien.

De même, qui peut dire qu'une mère est « suffisamment », « trop », ou « insuffisamment » bonne ? Là encore, il s'agit d'une relation avec une multiplicité de paramètres. Seul le devenir viendra confirmer ou infirmer (informer ?) sur la qualité d'insuffisance ou d'excès de cette attention bien intentionnée.

Nous nous retrouvons là comme saint Augustin face à la question du temps : « *Quand on ne me le demande pas je le sais, mais dès qu'on me le demande et que je tente de l'expliquer, je ne le sais plus.* »

Que la « décence » ou le « bon » soient insaisissables dans leurs essences, puisque toujours influencés par une multitude de contextes possibles, et surtout émergents de relations nécessairement complexes, n'empêche ni de rencontrer des gens honnêtes ni des mères (et des pères !) suffisamment bonnes (bons). C'est à ces rencontres de gens ordinaires, c'est-à-dire modestes et éthiquement soucieux de faire au mieux à défaut de faire le bien, que Jean-François LE GOFF rend hommage dans ce dernier message. Des gens qui lui ressemblent fort, têtus dans leur conviction d'œuvrer pour un monde un peu meilleur, construit par des êtres suffisamment soucieux les uns des autres.

---

<sup>1</sup> J-F LE GOFF. *L'enfant parent de ses parents*. L'Harmattan, Paris, 1999.

<sup>2</sup> Cf. par exemple l'article particulièrement critique de Frédéric LORDON, « *Impasse Michéa* », Revue des Livres, juillet 2013